la parole à /Henri DUPARC

La dérision contre l'intolérance

de Clément Tapsoba

Avec l'humour caustique qui caractérise la plupart de ses oeuvres de fiction, le réalisateur ivoirien Henri Duparc a certainement trouvé la voie pour réconcilier à chaque fois les publics avec le cinéma africain. Le succès de son dernier film *Rue Princesse* le démontre encore une fois.

▲ ***Rue Princesse,*** **le dernier film d'Henri Duparc / Rue Princesse*, Henri Dup**

Dans *Bal Poussière* réalisé en 1988 Henri Duparc traitait une "comédie allègre" sur le thème de la polygamie à travers l'histoire du personnage principal, Demi-dieu, et de ses six épouses. En 1990, il récidivait avec une comédie intitulée *Le sixième doigt* pour nous conter les aventures d'un ancien combattant africain de retour au village. Henri Duparc boucle la trilogie avec son dernier film *Rue Princesse* achevé fin 93 et actuellement en distribution. *Rue princesse* raconte avec truculence l'histoire de Jean, un jeune issu d'un milieu aisé et de Josy, une prostituée, avec en toile de fond le problème du Sida.

Ecrans d'Afrique a rencontré cet ancien de l'Idhec qui, à 53 ans, conserve toute la verve de sa jeunesse.

ECRANS D'AFRIQUE: Dans* Rue Princesse *vous renouez avec l'humour qui avait fait le succès de votre film* Bal poussière*, après celui fort relatif enregistré par* Le sixième doigt*. Est-ce que le choix de la dérision caractérise désormais votre style d'écriture?

Henri DUPARC: Mon premier film de fiction réalisé en 1969, un moyen métrage qui s'intitulait *Mouna ou le rêve d'un artiste* est précurseur de tous les films qui ont suivi. Il était déjà porteur d'un ton, d'un humour et exprimait suffisamment ma façon de tourner les choses en dérision. C'est ma philosophie de la vie. *Abusuan* mon deuxième film de fiction se voulait plus un film à caractère social comme la plupart de mes films du reste: il traitait d'un problème de fond avec humour mais de façon moins approfondi par rapport à ce que je fais aujourd'hui. De *Abusuan* à *Rue Princesse* je me suis rendu compte que le public attendait quelque chose de plus marqué, de plus profond. J'ai tenté l'expérience avec *Bal poussière* pour aller davantage vers le public, le contact a été établi. Avec *Le sixième doigt* j'ai été encore plus loin dans la dérision, même trop loin. Le public n'a pas suivi. Je pense que le bon ton avec le bon niveau c'était celui de *Bal poussière* et de *Rue Princesse*. *Bal poussière* a eu du succès parce qu'il correspondait sans nul doute à une attente du public. En ce sens *Rue Princesse* peut bien répondre aux mêmes attentes. Un film est un produit que l'on propose au public consommateur d'images qui l'accepte ou qui le rejette. Entre deux films l'on espère qu'il y aura eu une nouvelle génération de public et des exigences nouvelles sensées constituer des facteurs favorables au produit.

Rue Princesse ***aborde deux problèmes graves qui sont liés, celui de la prostitution et celui du Sida en les banalisant avec humour. Jusqu'où va la réalité et où s'arrête la fiction?***

La prostitution est loin d'être de la fiction, elle existe et est pratiquée dans toutes les sociétés depuis des années. Aujourd'hui, il s'agit du problème du Sida qui est effectivement lié à celui de la prostitution. Mais il s'agit

arc's latest film

speaking to/Henri DUPARC

Laughter against intolerance

by Clément Tapsoba

With the caustic humour that characterizes much of his work, the Ivory Coast filmmaker Henri Duparc has certainly found the way each time to reconcile audiences with African cinema.
The success of his last film, Rue Princesse, *is again proof of this.*

In Bal Poussière *made in 1988, Henri Duparc dealt with a "light comedy" on the subject of polygamy through the story of the main character Demidieu and his six wives. In 1990, he was at it again with a comedy entitled* Le sixième doigt *to tell us the story of an African veteran soldier who returns to his village. Henri Duparc concludes the trilogy with his latest film* Rue Princesse *completed at the end of 1993 and now on release.* Rue Princesse *tells the story of Jean, a young man from an affluent background and Josy, a prostitute, with the problem of Aids in the background.*

African Screen met this former student of Idhec who, at 53, still has all the verve of his youth.

AFRICAN SCREEN: In *Rue Princesse* there is once again the humour that made your film *Bal poussière* very successful, after the relative success of *Le sixième doigt.* Does the choice of derision now characterize your style of writing?

Henri DUPARC: My first fiction film made in 1969, a medium-length film entitled Mouna or the dream of an artist *is the precursor of all the films that followed. It already had a certain tone and humour and expressed sufficiently well my way of poking fun at things. That is my philosophy of life.* Abusuan, *my second fiction film, aimed to be more a film with a social character, like the majority of my films in fact: it dealt with a problem with humour, but in less depth compared to what I do today. From* Abusuan *to* Rue Princesse *I realized that the public were expecting something more significant, something deeper. I tried the experiment with* Bal poussière *to go closer towards the public, and the contact was made. With* Le sixième doigt *I went even further with the derision, perhaps too far. The public didn't follow me. I think that* Bal poussière *and* Rue princesse *have the right tone at the right level.* Bal poussière *was successful because probably it corresponded to the public's expectations. In this sense,* Rue princesse *may well satisfy the same expectations. A film is a product that is offered to the public, consumers of images, who accept it or reject it. Between two films, you hope that there will be a new generation of audiences and new demands that are supposed to constitute factors that are favourable to the product.*

***Rue princesse* handles two serious problems that are linked, prostitution and Aids, with humour. How far does reality go and where does the fiction stop?**

Prostitution is far from being fiction, it exists and has been practised in all societies for years. Today, it is the problem of Aids that is linked to that of prostitution. But it is also a question of many other evils of society, such as corruption. Unfortunately in Africa, fiction is greatly confused with reality and we cannot bury our heads in the sand, especially as far as the epidemic of

aussi des autres maux de la société comme la corruption par exemple. Malheureusement en Afrique, la fiction se confond beaucoup avec la réalité et nous ne pouvons plus jouer à la politique de l'autruche notamment en ce qui concerne la pendémie du Sida. Il faut dire aux populations que cette maladie existe et leur enseigner comment l'éviter. Voilà pourquoi je banalise le sujet tout en passant l'information sur l'utilité des préservatifs pour se protéger de la maladie. Croyez-vous que ces panneaux géants que l'on voit à travers nos villes et nos campagnes pour prévenir les gens sur les risques du Sida ont un véritable impact sur nos populations à majorité analphabètes? Je crois sincèrement qu'un film comme *Rue Princesse* contribue, en faisant rire, à une sensibilisation efficace sur le problème. Je pars du principe que le sens de l'humour parvient toujour à combattre l'intolérance.

Pour* Rue Princesse *vous avez construit votre scénario sur la base d'une rigoureuse enquête préalable sur le Sida et sur la prostitution.

Je ne crois pas qu'il soit sensé à l'étape actuelle de notre cinéma et pour un travail crédible que l'on débute l'écriture d'un scénario sans posséder les éléments de réponse aux questions que l'on aborde dans n'importe quelle histoire portée à l'écran, fût-elle une fiction. Seule une enquête approfondie permet d'éviter l'écriture d'un scénario léger ou mal ciblé qui a pour conséquence un film mal mené. Dans le cas de *Rue Princesse* j'ai effectivement mené une enquête préalable qui m'a permise d'appréhender la situation du Sida et de la prostitution dans mon pays. Pour *L'herbe sauvage*, mon deuxième long métrage réalisé en 1977, j'avais fait recours à des filles qui pratiquaient ce métier pour jouer leur propre rôle. J'avais beaucoup appris.

Est-ce un message d'espoir que vous avez voulu transmettre justement avec la fin heureuse du film?

J'ai voulu en effet dire à la société que quelle que soit la situation dans laquelle se trouve un être humain, il y a toujours la possibilité de s'en sortir, de se racheter. Je n'adhère pas à l'afro-pessimisme.

Le succès de vos films tiennent essentiellement à la particularité des dialogues qui alimentent vos propos et au choix des personnages toujours singuliers d'une histoire à l'autre. Quel est votre secret?

Je suis avant tout le produit d'un métissage peul, malinké, français qui me permet de me sentir concerné par tout ce qui touche mes frères africains. Mon combat dans mes films c'est de permettre à un Ivoirien, un Burkinabé, un Sénégalais, bref un homme africain, de se retrouver dans les histoires que je raconte. Les histoires de tous les jours qui sont aussi semblables partout en Afrique. Il m'est difficile de traiter un sujet lié à un peuple donné. Je crois en une Afrique unie et indivisible, un peu à l'image des espérances passées de nos aînés de la

Aids is concerned. We have to tell the population that this disease exists and teach them how to avoid it. That is why I try to make the subject banal and at the same time pass on information about how useful sheaths are as protection against the disease. Do you think that those gigantic billboards against the risks of Aids have a real impact on our populations, the majority of whom are illiterate? I sincerely believe that a film like Rue princesse *contributes, by making people laugh, to effectively making them aware of the problem. I start off from the principle that a sense of humour always succeeds in fighting intolerance.*

For *Rue princesse* did you build up your scenario on the basis of previous research on Aids and prostitution?

I don't think that it is sensible, at the present stage of our cinema and for a credible work, to begin writing a screenplay without having the elements to answer questions put forward in any story for the screen, even if fiction. Only serious research enables you to avoid writing a superficial script or one that does not reach the audience and consequently means a bad film. In the case of Rue princesse *I did indeed carry out research beforehand which enabled me to understand the situation of Aids and prostitution in my country. For* L'herbe sauvage, *my second feature film made in 1977, I had used girls from this profession to play themselves. I had learnt a lot.*

With the happy ending of the film, did you want to convey a message of hope?

I wanted to tell society that whatever situation a human being is in, there is always the possibility of coming through. I don't believe in Afro-pessimism.

The success of your films is largely due to the particularity of the dialogues and the choice of characters who are always special. What is your secret?

I am above all the product of a mixture of Peul, Malinké and French, which lets me feel concerned by everything that affects my African brothers. My struggle in my films is to let people from the Ivory Coast, from Burkina or Senegal, in short, Africans, find themselves in the stories I tell, which are everyday stories that are similar everywhere in Africa. It is difficult for me to deal with a subject linked to one specific people. I believe in a united and indivisible Africa, a little as in the previous hopes of our elders of the Feanf (Federation of students of Black Africa). My secret, if there is a secret, lies in this fact and I apply this idea when I conceive my screenplays. That is, first of all, I think of the story like a novel. I give the main characters in the stories I tell individual characters and give them dialogue which is appropriate to them. Of course, I do not overlook the minor characters who are also individual types. Sometimes I go further in my search for dialogue after having chosen the actors.

Women always have a main role in your films.

Feanf (Fédération des étudiants d'Afrique noire). Mon secret, si secret il y a, réside dans ce sens et j'applique cette conception lorsque je conçois mes scénarios. C'est-à-dire que je conçois d'abord mes sujets tel un roman. Aux personnages principaux des histoires que je raconte, je leur applique un caractère particulier et leur attribue des propos qui leur sont propres. Je ne néglige pas bien-sûr les personnages secondaires qui sont aussi typés. Je vais parfois plus loin dans ma recherche des dialogues après avoir opéré le choix des comédiens.

La femme occupe toujours un rôle principal dans vos films. C'est autour des personnages féminins que vous construisez la dérision. Cela ne dérange-t-il pas souvent vos spectatrices? Comment accueillent-elle vos films?

Je me souviens qu'une fois une femme écrivain m'a reproché d'être mysogine après avoir vu *Bal Poussière*. Selon elle, le personnage de Demi-dieu avec ses six épouses était l'exemple même du macho. En ce qui concerne *Rue Princesse* la femme y occupe effectivement une grande place. Je sais que les femmes ont compris ce film comme étant un hommage que je rendais à leur personne. Josy débute dans la rue princesse et elle finit sur la scène d'un théâtre. Je ne me pose pas tellement de questions pour voir si je suis mysogine ou pas, si je mène un combat en faveur des femmes ou pas. Je raconte surtout le quotidien, je raconte l'Afrique contemporaine, celle qui évolue avec la femme et grâce à elle. C'est pourquoi je m'arrête à la femme. L'homme n'est qu'un accessoire dans l'histoire que je raconte, car ne vous y trompez pas, le rôle-clé que celui-ci semble tenir dans la société n'est qu'une apparence. C'est la femme qui est la base de tout.

Et hors du continent? L'image que vous donnez de la femme est-elle bien comprise?

Aux Etats-Unis par exemple *Rue Princesse* a reçu un accueil formidable de la part des Afro-Américaines parce qu'elle voyaient des images de femmes africaines auxquelles elles s'identifiaient. Des images différentes de celles que colportent les chaînes américaines où la femme africaine est toujours miséreuse. L'Afrique ne se résume pas au village. Elle vit, et bouge comme partout d'ailleurs.

You build up the derision around your female characters. Does that often upset your female audiences? How do they react to your films?

I remember that once a woman writer reproached me for being a misogynist after having seen Bal poussière. *In her opinion, the character of Demidieu with his six wives was the very example of a chauvinist male. As far as* Rue princesse *is concerned, women are indeed very important. I know that woman have understood this film as being my tribute to them. Josy starts off in* Rue Princesse *and ends up on the stage of a theatre. I don't really ask myself whether I am a misogynist or not, if I fight in favour of women or not. I tell stories about everyday life, about contemporary Africa, the Africa that is evolving with women and thanks to her. That's why I stop at woman. Man is only an accessory in the story that I have to tell, and make no mistake, the key role that he seems to have in society is only an appearance. It is woman who is at the base of it all.*

▲ **Henri Duparc, réalisateur ivoirien /*Henri Duparc, the Ivory Coast filmmaker***

And outside Africa? Is the image that you give of women understood well?

In the United States, for example, Rue princesse *was received very well by Afro-American women because they saw images of African women they could identify themselves with. Images that are different from the ones churned out by American TV channels where African women are always poverty-stricken. Africa cannot be summed up as a village. It lives and moves like everywhere else.*